

du feu. Son action était insuffisante pour extraire du minerai tout l'or et tout l'argent qu'il renfermait. On désirait un agent plus puissant, et on le trouva vers 1574 dans le mercure. Depuis cette époque, l'Amérique méridionale tira de son propre sein le vif-argent qu'elle consommait, et l'Amérique septentrionale reçut le sien de l'Espagne même. Si, comme on le doit craindre, Guanacavelica cesse un jour d'en pourvoir le Pérou, Almaden dispensera la cour de Madrid de recourir à des secours étrangers, et lui fournira long-temps, très-long-temps, les onze ou douze mille quintaux de mercure qu'exigent annuellement les besoins de ses possessions lointaines.

Les trésors déterrés dans le nouvel hémisphère devaient tous, dans l'origine, le cinquième de leur valeur au gouvernement. L'or ne put soutenir que peu d'années cet énorme impôt, et bientôt il fallut le réduire au vingtième. Comme l'argent trompe moins souvent les espérances de ceux qui le cherchent, il n'a obtenu une diminution de droit qu'en 1736, et encore est-il resté asservi au dixième. Plus tard encore le cent pesant de mercure, que le souverain faisait payer quatre cents livres, est tombé enfin à trois cents.

Cet abandon d'une partie de leurs revenus, auquel les monarques espagnols n'ont consenti qu'avec une répugnance extrême et après la plus opiniâtre résistance, n'est pas le dernier sacrifice auquel ils sont condamnés. L'impérieuse loi de la

nécessité en exigera dans peu de nouveaux, et vraisemblablement de plus grands. La démonstration de cette triste vérité est à la portée de tous les esprits. L'or et l'argent ne sont pas des richesses; ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, et plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses. Aussi, depuis que la découverte de l'Amérique les a rendus communs, tout a-t-il doublé, triplé, quadruplé de prix. Ce qu'on a tiré des mines a toujours moins valu, et ce qu'exigeait leur exploitation a toujours valu davantage. La dépense pour déterrer ces trésors cachés peut devenir telle qu'il n'y aura plus de profit à les chercher.

Le meilleur moyen d'éloigner cet événement serait d'envoyer dans le nouvel hémisphère des hommes plus versés dans la métallurgie que ceux qui ne paraissent y avoir eu jusqu'ici pour guide qu'une routine aveugle. Du moins ces savans, formés dans de bonnes écoles, introduiraient-ils dans les ateliers tout ce qu'une saine physique a découvert pour en rendre les opérations moins meurtrières. Une source de prospérité pour l'Espagne, qui loin de s'épuiser ou de s'affaiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces, c'est le travail des terres.

Tel est le but important auquel la cour de Madrid doit tendre. Si, plaçant les métaux dans



l'ordre inférieur qui leur convient, elle se détermine à fonder spécialement la félicité publique sur les productions d'un sol fécond et vaste, le nouvel hémisphère sortira du néant où on l'a trouvé, où on l'a laissé. Le soleil, qui n'a lui jusqu'ici que sur des déserts en friche, y fécondera tout par son influence.

Au nombre des denrées que ses rayons, secondés par le travail et l'intelligence de l'homme, y feront éclore, l'on comptera les denrées qui enrichissent actuellement les îles du Nouveau-Monde, dont la consommation augmente de jour en jour, et qui, après avoir été long-temps des objets de luxe, commencent à être placées parmi les objets d'une nécessité indispensable.

Il est possible qu'on fasse prospérer les aromates, les épiceries de l'Asie, qui font annuellement sortir dix ou douze millions de la monarchie. Cet espoir est plus particulièrement fondé pour la canelle. Elle croît naturellement dans quelques-unes des vallées des Andes. En la cultivant, on lui donnerait peut-être quelques-unes des qualités qui lui manquent.

Plusieurs provinces du Mexique récoltaient autrefois d'excellentes soies que les manufactures d'Espagne employaient avec succès. Cette richesse s'est perdue par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter et de l'étendre.

La laine de vigogne est recherchée par toutes

les nations. Ce qu'on leur en fournit n'est rien en comparaison de ce qu'elles en demandent. Le plus sûr moyen de multiplier ces toisons précieuses ne serait-il pas de laisser vivre l'animal qui les donne, après l'en avoir dépouillé ?

Les flottes expédiées d'Europe pour l'Amérique espagnole furent toujours remplies d'une immense quantité de cire. C'était un tribut énorme que le luxe civil, que le luxe ecclésiastique du nouvel hémisphère payaient aux contrées septentrionales de l'ancien. Jamais on n'y songea à sortir de cette dépendance ruineuse. Un heureux hasard porta enfin, il y a vingt-cinq ans, quelques ruches à Cuba. Leur multiplication, leur produit furent si rapides, si considérables, qu'on ne pouvait y croire. Pourquoi le continent ne s'approprierait-il point par choix une richesse que la fortune seule a donnée à une de ses îles ? Sans même renoncer à cette indolence qui lui est si chère, il recueillerait aisément ce qu'il lui faut de cire pour sa consommation, ce qu'il en faut pour la consommation de sa métropole, et peut-être, avec le temps, pour celle des nations ennemies ou rivales.

Qui pourrait nommer les productions que des régions si vastes, des climats si variés, des terrains si différens pourraient voir éclore ? Dans tant d'espèces de culture ne s'en trouverait-il pas quelqu'une du goût des Indiens ? Quelqu'une ne fixerait-elle pas de petites nations toujours er-



rantes ? Distribuées avec intelligence , ces peuplades ne serviraient-elles pas à établir des communications entre des colonies maintenant séparées par des espaces immenses et inhabités ? Les lois , qui sont toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres et du magistrat , ne seraient-elles pas observées ? Le commerce , continuellement interrompu par l'impossibilité de faire arriver les marchandises à leur destination , ne serait-il pas plus animé ? En cas de guerre , ne serait-on pas averti à temps du danger ? et ne se donnerait-on pas des secours prompts et efficaces ?

Il faut reconnaître que le nouveau système ne s'établira pas sans difficulté. Les premiers Castillans qui arrivèrent en Amérique étonnèrent les deux hémisphères par une activité dont peut-être aucun siècle n'avait donné l'exemple. Les mers , les fleuves , les sables , les déserts , les montagnes , aucun obstacle ne suspendait leur marche , ne ralentissait leurs pas sanglans et précipités. Des objets inconnus , des mines abondantes , le désir d'une fortune immense ou d'une gloire immortelle , tout entretenait , tout augmentait ce fier enthousiasme qui les avait éloignés de leur patrie. Mais , dès que l'habitude les eut familiarisés avec un nouveau ciel , un nouveau climat , un nouveau sol , avec une nature nouvelle ; dès que les scènes qui les avaient si vivement affectés ne firent que se répéter ; dès qu'ils eurent atteint le but

qu'ils s'étaient proposé , ou qu'ils eurent perdu l'espoir d'y jamais atteindre , alors il arriva dans les esprits une révolution que le génie le plus perçant n'aurait pas prévue. A une intrépidité trop audacieuse , à une action trop impétueuse , à une passion trop ardente pour les choses extraordinaires succédèrent rapidement la lâcheté , l'inertie , une indifférence marquée pour tout ce qui était grand ou noble. Ces conquérans superbes avaient toujours ignoré ou ils oublièrent que l'homme n'est pas né pour le repos ; que le travail est le seul emploi raisonnable qu'il puisse faire de ses facultés physiques , intellectuelles et morales , et qu'il n'arrivera jamais au bonheur , à la vertu , à l'estime de soi et des autres , que par l'exercice journalier de ses qualités actives. Le devoir d'un gouvernement sagement ordonné est d'occuper ses sujets d'une vérité si importante , et de les amener par la persuasion à des occupations aussi nécessaires à leur propre félicité qu'à la prospérité de l'empire. Une oisiveté long-temps continuée , les rayons d'un soleil ardent , des préjugés plus ou moins enracinés , contrarieront ces vues salutaires ; mais des lumières sagement répandues , des encouragemens bien ménagés , des marques de considération placées à propos , surmonteront avec le temps tous les obstacles.

On accélérerait beaucoup le progrès des cultures en supprimant la pratique devenue générale des majorats ou successions perpétuelles ,



qui engourdit tant de bras dans la métropole, et qui fait encore plus de mal dans les colonies. Les premiers conquérans et ceux qui marchaient sur leurs traces usurpèrent ou se firent donner de vastes contrées. Ils en formèrent un héritage indivisible pour l'aîné de leurs enfans; et les cadets se virent en quelque sorte voués au célibat, au cloître ou au sacerdoce. Ces énormes possessions sont restées en friche et y resteront jusqu'à ce qu'une main vigoureuse et sage en permette ou en ordonne la division. Alors le nombre des propriétaires, aujourd'hui si borné malgré l'étendue des terres, se multipliera, et les productions, dont la valeur actuelle ne passe pas annuellement quarante millions de livres, se multiplieront avec les propriétés.

Les travaux avanceraient plus rapidement, s'il était permis aux étrangers d'y prendre part. Le chemin des Indes espagnoles leur fut indistinctement fermé à tous, à l'époque même de la découverte. Les lois prescrivaient formellement de renvoyer en Europe ceux qui y auraient pénétré de quelque manière que ce pût être. Pressé par ses besoins, Philippe II autorisa en 1596 ses délégués à naturaliser le peu qui s'y étaient glissés, pourvu qu'ils payassent cette adoption au prix qu'on leur fixerait. Cette espèce de marché a été renouvelé à plusieurs reprises, mais plutôt pour des artistes nécessairement utiles au pays que pour des marchands qu'on supposait

devoir un jour se retirer avec les richesses qu'ils auraient acquises. Cependant le nombre des uns et des autres a toujours été excessivement borné, parce qu'il est défendu d'en embarquer aucun dans la métropole, et que les colonies elles-mêmes, soit défiance, soit jalousie, les repoussent. Le progrès des lumières autorise à penser que cette insociabilité aura un terme. Le gouvernement comprendra enfin ce que c'est qu'un homme de vingt-cinq et trente ans, sain, vigoureux, quel dommage il cause au pays dont il s'expatrie, et quel présent il fait à la nation étrangère chez laquelle il porte ses bras et son industrie; l'étrange stupidité qu'il y aurait à faire payer le droit de l'hospitalité à celui qui viendrait multiplier par ses travaux utiles ou les productions du sol, ou les ouvrages des manufactures; la profondeur de la politique d'un peuple qui inviterait soit à se fixer dans ses villes, dans ses campagnes, soit à traverser ses provinces, les habitans des contrées adjacentes; quel tribut il imposerait sur les nations qui lui fourniraient et des ouvriers, et des cultivateurs, et des consommateurs; combien l'intolérance qui exile est funeste; quel fonds de richesse on appelle chez soi par la tolérance; et combien il est indifférent à la valeur des denrées qu'elles doivent leur naissance à des mains orthodoxes ou à des mains hérétiques, à des mains espagnoles ou à des mains hollandaises.



Mais les plus grands encouragemens accordés à l'agriculture serviraient de peu, si l'on n'assurait un débouché facile à ses productions. Dans l'origine, elles ne jouirent pas de cet avantage. Le système qui concentrait dans une seule rade les liaisons de l'Europe avec l'Amérique ne fut pas moins funeste à l'exploitation des terres dans le nouvel hémisphère qu'au progrès des manufactures dans l'ancien. Les négocians fixés dans ce port trop favorisé demandèrent peu de marchandises à la métropole pour être assurés de les mieux vendre, et par le même motif demandèrent peu de denrées aux colonies. Par cet accord formel ou tacite, ils arrivèrent très-rapidement à une grande fortune. Ces richesses les mirent en état d'écarter ceux qui auraient désiré de puiser à la source de tant de trésors. Les affaires qui exigeaient des fonds de quelque importance restèrent toutes dans leurs mains. Ainsi le monopole d'une cité fut à peu près aussi oppressif des deux mondes qu'aurait pu l'être le monopole d'une association privilégiée.

Cette marche fut invariablement la même jusqu'en 1702. A cette époque, les forces maritimes des Provinces-Unies et de la Grande-Bretagne prirent ou brûlèrent à Vigo le peu de navires marchands, le peu de vaisseaux de guerre qui restaient encore à l'Espagne. L'impossibilité ou ce malheureux événement la réduisit d'entretenir la communication avec le Pérou l'obligea à s'écarter

de ses maximes. Philippe v consentit que les sujets de son aïeul fréquentassent cette belle partie du globe; et Louis xiv céda ou vendit une si utile prérogative à quelques armateurs de Saint-Malo.

Ces navigateurs hardis et intelligens, remplissaient leur destination avec un succès égal pour eux et pour la région qui servait de théâtre à leurs opérations, lorsque le traité d'Utrecht leur ferma la carrière qui leur avait été ouverte. Ils eurent pour successeurs les Anglais, dont on acheta la paix en leur accordant le privilège de pourvoir d'esclaves les colonies espagnoles, et la liberté d'y envoyer tous les ans un bâtiment chargé de marchandises. Toutefois on ne leur ouvrit pas les mers du Sud que les Français avaient été autorisés à parcourir. Ils devaient déposer les noirs à Vera - Crux, à Carthagène, à Buénos - Aires, et faire à Porto - Bello la vente de la cargaison permise.

Cet octroi, l'occasion de tant de fraudes et de tant de plaintes, était à peine expiré que la cour de Madrid se permit enfin de soupçonner que de grands armemens expédiés de loin en loin, quelquefois suspendus par des accidens divers, et trop souvent interceptés par l'ennemi en temps de guerre, pouvaient fort bien n'être pas le meilleur pont de communication pour ses états des deux hémisphères. Elle voulut essayer si des bâtimens isolés, partis successivement, ne rempliraient pas mieux cet important office. L'expérience fut favo-



rable à l'épreuve ; et en 1748 ces navires, dont le gouvernement devait toujours régler le nombre, la grandeur, la destination, furent définitivement substitués aux galions qui depuis deux siècles fournissaient aux besoins de l'Amérique méridionale : la septentrionale continua à être approvisionnée par des flottes.

Une autre innovation eut lieu la même année. La sortie des métaux arrivés des colonies dans la métropole était prohibée sous des peines capitales. On se jouait de cette défense absurde parce qu'il fallait bien que les étrangers retirassent la valeur des marchandises qu'ils avaient fournies. Les gouvernemens anciens, qui avaient pour les lois le respect qu'elle méritent, n'auraient pas manqué d'en abroger une dont l'observation aurait été jugée chimérique. Dans nos temps modernes où les empires sont plutôt conduits par les caprices des administrateurs que par des principes raisonnés, l'Espagne se contenta de permettre l'extraction de l'or et de l'argent, pourvu qu'on payât au fisc un droit de trois pour cent. Cette redevance fut depuis augmentée d'un quart, quoique des fraudes continuelles avertissent qu'il aurait fallu la diminuer.

Depuis la découverte du Nouveau-Monde, la cour de Madrid n'était instruite de ce qui se passait dans les grands établissemens qu'elle y avait formés que tous les deux ou trois ans, ou même plus tard, lorsque les événemens retardaient le

départ ou le retour des flottes. Ce qui s'y était passé dans l'intervalle ne lui parvenait guère que par les relations vagues ou mensongères de quelques navigateurs étrangers. Cette ignorance ou ces faux rapports ne pouvaient que l'égarer. Elle marchait d'erreur en erreur, et ne sortait d'un précipice que pour tomber dans un autre. Les vaisseaux de registre avaient bien commencé à donner quelques lumières, mais ne se succédaient pas assez rapidement pour dissiper entièrement les ténèbres.

Dans la vue d'éviter les écueils où tant de fois il avait échoué, le gouvernement crut devoir s'assurer d'une instruction plus régulière et plus étendue. Il arrêta en 1764 que chaque mois il serait expédié de la Corogne un paquebot pour l'ouest, et tous les deux mois encore un paquebot pour l'est de l'Amérique espagnole. Les uns et les autres y devaient porter les dépêches du ministère, les lettres des citoyens, et en rapporter tous les renseignemens que les agens de la couronne, toutes les commissions que les particuliers voudraient envoyer. On étendit plus loin l'utilité de ces bâtimens. Il leur fut permis de se charger à leur départ de l'ancien hémisphère, à leur retour du nouveau, de toutes les marchandises, de toutes les denrées dont le poids et le volume pourraient se concilier avec la célérité qui leur était prescrite.

Un an après l'institution des paquebots, le com-



merce vit diminuer d'une manière plus marquée ses entraves. Barcelone, Alicante, Carthagène, Cadix, Séville, la Corogne, Gijon, Santander, huit ports placés à une distance convenable les uns des autres, furent autorisés à expédier pour les îles espagnoles du Nouveau-Monde, pour Yucatan, Campêche et la Louisiane, autant de bâtimens qu'il leur conviendrait; de porter à ces colonies tous les objets dont la consommation était permise, d'en rapporter toutes les productions qu'ils y trouveraient, et de vendre au retour leurs cargaisons dans toutes les rades de la métropole.

C'était quelque chose d'avoir aboli les gênes qui jusqu'alors avaient rendu inutile à l'Espagne la fertilité d'une partie de ses possessions lointaines. Pour rendre cette sage innovation aussi profitable qu'elle pouvait l'être, il fallait renverser les barrières qui s'opposaient à toute liaison par la mer du Sud, entre le Mexique, Guatimala, le Pérou et le nouveau royaume de Grenade. Ces régions étaient forcément étrangères l'une à l'autre. L'action, la réaction qui les auraient toutes fait jouir des avantages que la nature leur avait partagés, étaient placées au rang des crimes, et très-sévèrement punies. Mais pourquoi n'avait-on pas étendu la proscription d'une ville à une autre ville, d'une habitation à l'habitation voisine dans le même canton, d'une famille à une famille dans la même cité? Le doigt de la nature a-t-il tracé sur le sol qu'habitent les hommes quelque ligne de démarcation?

Comment, sous la même domination, un lieu placé à égale distance entre deux autres lieux peut-il exercer à l'orient un privilège qui lui est interdit à l'occident? Un pareil édit, bien interprété, ne signifie-t-il pas : Défendons à chaque contrée de cultiver au-delà de sa propre consommation, et à chacun de ses habitans d'avoir besoin d'autre chose que des productions de son sol? Une communication libre fut enfin ouverte, en 1774, à ces provinces, et l'on permit à ceux qui les peuplaient de se croire concitoyens, de se traiter en frères.

Cependant on ne s'était encore que peu, très-peu écarté des vicieuses institutions qui, originairement, avaient réglé les relations commerciales des deux mondes. Les innombrables précautions prises par un fisc ombrageux pour prévenir les fraudes continuaient à occasionner tant de faux frais, que la valeur des marchandises en était doublée ou triplée. Elles devaient toujours aux douanes de plus forts droits qu'il n'en avait été perçu en aucun siècle ni sur aucune partie du globe. Le prix même qu'on en avait obtenu était imposé; l'or devait quatre pour cent, et l'argent en devait neuf. Le régnicole et l'étranger étaient également gênés dans leur confiance. Un petit nombre de courtiers ou de commissionnaires avides étaient les agens nécessaires de leurs transactions.

Il est incroyable et pourtant vrai que le mi-